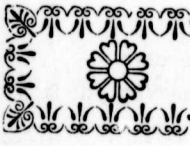
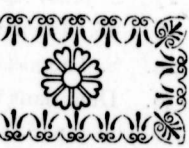




PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL. 5 — No 7.

 **Déc. 1900** 

- S. 1. De l'Immaculée Conception.
- D. 2. I de l'Avent. Kyr. de l'Avent. Vêp. du suiv., mém. du dim. et de S. Bibiane, II Vêp.
- L. 3. S. François-Xavier, conf., 2nd patron du pays, **dbl. maj.**
- M. 4. S. Pierre Chrysologue, évêque, conf. et docteur.
- M. 5. **Jeune.** De la férie.
- J. 6. S. Nicolas, évêque.
- V. 7. **Jeune.** S. Ambroise, évêque et docteur. (Vigile).
- S. 8. **IM MACULEE-CONCEPTION**, d'oblig., 1 cl. Titul. de la Basilique. Kyr. royal. II Vêp., mém du dim. 2 de l'Av.
- D. 9. II de l'Av. Kyr. de l'Av. Vêp. du suiv., mém. du dim. et de S. Melchiade. (I Vêp.)
- L. 10. Translation de la Ste Maison de Lorette, **dbl. maj.**

- M. 11. S. Damase, pape et confesseur.
 M. 12. **Jeune.** De l'octave.
 J. 13. Ste Lucie, vierge et martyr.
 V. 14. **Jeune.** De l'octave.
 S. 15. Octave de l'Immaculée Conception.
 D. 16. III de l'Av. Kyr. de l'Av. II Vêp. du dim., mém. de S. Eusèbe (II Vêp.).
 L. 17. De la férie.
 M. 18. Expectation de la Ste Vierge, **dbl. maj.**
 M. 19. **Jeune. Quatre-Temps.** De la férie.
 J. 20. De la férie. (Vigile). Messe de la Vigile.
 V. 21. **Jeune. Quatre-Temps.** St. Thomas, Ap., 2 cl.
 S. 22. **Jeune. Quatre-Temps.** De la férie.
 D. 23. IV de l'Av. Kyr. et Vêp. de l'Av. Ant., O Emmanuel, **dbl.**
 L. 24. **Jeune.** Vigile de la Nativité de N. S. J.-C.
 M. 25. **NOEL, Kyr.** 2 ton à la Messe de Minuit. **Kyr. royal** à la Messe du jour. II Vêp., mém. du suivant.
 M. 26. S. Etienne, 1^{er} martyr, 2 cl.
 J. 27. S. Jean, Ap. et Evang., 2 cl.
 V. 28. SS. Innocents, martyrs, 2 cl.
 S. 29. S. Thomas de Cantorbury, évêque et martyr.
 D. 30. Dim. dans l'oct. **Kyr.** de la Ste Vierge. Vêp. de la Nat. (**dbl.**) ; à cap. du suiv., mém. du dim. et des quatre octaves.
 L. 31. S. Sylvestre, pape et confesseur.

Salut à Marie, Mère de Jésus ressuscité.

Je vous salue, ô douce Vierge Marie, que Jésus Christ a inondée de joie dans sa résurrection triomphale, et qu'après son ascension, il a élevée au ciel dans une ineffable gloire. Là, ô ravissante Vierge et divine Mère, vous siégez en qualité de Reine, exaltée au-dessus de tous les chœurs des Anges. Nous vous prions humblement, ô bonne Mère, de prendre soin de nous et de nous excuser miséricordieusement auprès de votre divin Fils, le juge des vivants et des morts. Ainsi soit-il.

LE
SACRÉ CŒUR DE JÉSUS
 ET SES
touchants emblèmes

Par le R. Père Edmond LETIERCE, S. J.

+++++

CHAPITRE VII.

Les emblèmes du Sacré Cœur.

1. *La Croix environnée de flammes*

Toute la vie du Christ
 fut croix et martyre.

(Imit. liv. II, c. XII, 7.)

Les artistes représentent le Sacré Cœur entouré de flammes, ceint d'une couronne d'épines, surmonté d'une croix et gardant la plaie que lui fit la lance du soldat. Ces emblèmes sont-ils la création d'une âme contemplative cherchant à exprimer par des signes les dispositions du Cœur de Jésus? Ils ont une plus haute origine; Notre-Seigneur lui-même les a présentés à la Bienheureuse Marguerite-Marie dans les visions qui lui révélaient son divin Cœur.

“ Un jour de Saint-Jean l'Évangéliste, le Cœur divin me fut représenté comme sur un trône de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement: il y avait une couronne d'épines autour de ce divin Cœur et une croix au-dessus. ” Que signifiaient ces emblèmes? Jésus a daigné en interpréter lui-même le sens. “ Mon divin maître, ajoute la Bienheureuse, me fit entendre que ces instruments de sa Passion signifiaient que l'amour immense qu'il a eu pour les hommes avait été la source de toutes ses souffrances; que, dès le premier moment de son Incarnation, tous ses tourments lui avaient été présents, et que ce fut dès ce premier moment que la croix fut pour ainsi dire plantée dans son Cœur, et qu'il accepta dès lors toutes les douleurs et les humiliations que sa sainte hu-

manité devait souffrir pendant le cours de sa vie mortelle, et même les outrages auxquels son amour pour les hommes l'exposait jusqu'à la fin du monde dans le Saint Sacrement. "

Ces paroles du bon Maître nous initient aux secrets de sa vie intime et nous révèlent la passion de son Cœur. Il y a deux Passions de Notre-Seigneur Jésus-Christ : l'une sanglante qui frappe les yeux, la seule que connaissent les esprits inattentifs trop peu versés dans l'étude de nos mystères ; l'autre invisible, mais non moins douloureuse, qui s'accomplit dans le sanctuaire même de l'âme, et n'a d'autre mesure de sa durée que celle de la vie même du Sauveur : c'est la Passion de son Cœur. Croyons-en cette *croix* qui fut, dès son entrée dans la vie, plantée dans ce Cœur ; elle y est restée s'enfonçant chaque jour davantage jusqu'au dernier soupir de la victime. Les plus merveilleuses prérogatives du Sauveur concourent à la former ; il est dès sa conception éminent en science et en amour ; sa science, son amour sont les deux moitiés de cette croix.

1^o Sa science. Elle est parfaite dès le commencement, elle embrasse tout ce que réclament sa dignité, sa mission, sa royauté sur le monde. " *Domine, omnia nosti* ; Seigneur, vous savez toutes choses, dit saint Pierre ; vous savez que je vous aime. " Il connaît les profondeurs de l'homme et les profondeurs de Dieu, autant que cela est possible à une intelligence créée ; il les voit aux clartés de cette lumière infuse dont la grâce entretient dans son âme les miraculeuses splendeurs. Sous le coup de l'acte créateur qui l'appelle à l'existence, le Fils de Marie connaît son Père et les hommes ses frères. Il connaît Dieu dans la beauté de ses perfections infinies, dans la majesté de son droit ; il sait ce que devient cette souveraineté devant la liberté de l'homme. Il sait qu'avant lui, depuis la chute jusqu'à son Incarnation, Dieu n'est guère connu que dans la Judée et que grande est l'inconstance de ses trop rares adorateurs. Ce passé n'est qu'un vaste champ où pullulent tous les vices et toutes les erreurs. Le champ de l'avenir ne lui montre que des crimes et des cons-

pirations de tout genre. L'ignorance et la passion, l'erreur et la haine sont coalisées contre Dieu. Qu'il est triste le spectacle qui s'offre au Cœur de Jésus lorsqu'il commence ses battements d'amour pour les hommes et pour son Père! Dieu n'est pas connu, pas aimé. O Jésus, vous qui ne vivez que pour sa gloire, que ne souffrez-vous pas?

Et ces hommes dont il est devenu le frère, il les voit malheureux par leur propre faute, victimes du péché qui est leur crime et leur fléau. Il les voit sourds aux appels de la grâce, et d'autant plus coupables qu'ils abusent d'une plus grande miséricorde; il les voit courir au précipice où les attendent d'éternelles douleurs. O Jésus, si ces hommes ne vous étaient rien, ou si vous ignoriez leur destinée! Mais, hélas! ce sont vos frères et vous savez tout, votre science s'unit à votre amour pour faire votre tourment.

2^o Son amour échappe à toutes nos conceptions, et il n'est pas de langue humaine qui puisse exprimer la vivacité des flammes qui environnent le Sacré Cœur! Dire que nulle créature au ciel et sur la terre, parmi les anges ou parmi les saints, n'a aimé comme Jésus, c'est n'avoir rien dit encore. Ramassons donc comme en un seul foyer toutes les affections éparses ici-bas, tous les élans des martyrs, toutes les tendresses des vierges: ce n'est pas assez encore... Eh bien, je m'adresse à vous, anges du ciel, chrétiens enflammés, séraphins brûlants d'amour; à toi, Joseph, toi dont le dévouement au Sauveur égalait les sublimes fonctions; à vous, glorieuse Vierge, Mère incomparable, apportez, apportez vos incompréhensibles ardeurs! Oh! quelle fournaise, quel incendie! Comparons maintenant à ce foyer qu'alimentent tous les amours, comparons un seul acte de Jésus, disant à son Dieu, à son Père: Je vous aime! de quel côté sera le plus grand amour? Poser la question est une impertinence. L'amour de Jésus pour son Père déconcerte tous les calculs et surpasse toute louange. Mais sa charité pour les hommes n'est qu'un rayonnement de la charité qui l'unit à son Père. C'est Dieu aimé dans son ouvrage. O Jésus, quelle ne sera pas la passion de votre Cœur

si la mesure de votre amour donne celle de vos souffrances ! Qu'elle est pesante la croix que la science et l'amour ont plantée dans votre âme ; croix de tous les jours, de tous les instants, il vous est aussi impossible de vivre sans souffrance que sans connaissance et sans amour ; la perpétuité de votre martyre a sa raison d'être dans la perpétuité de votre zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes.

3° N'avons-nous pas contribué par nos péchés à rendre cette croix plus pesante ? Jésus a connu nos ingratitude et il en a souffert. Je veux, ô mon Dieu, alléger désormais votre fardeau, je veux vous épargner de nouveaux outrages qui ajouteraient de nouveaux tourments à la passion de votre Cœur.

Faisons plus : combattons le péché, détruisons son règne autour de nous, et, si nous ne pouvons l'annéantir, consolons Jésus, qu'il blesse au Cœur, en lui offrant nos hommages respectueux. Soyons ses Cyrénéen, ses Véronique et, en associant à son immolation nos souffrances volontaires, donnons à son amour le contentement qu'il demande.

O âmes pieuses, soyez les auxiliaatrices du Sacré Cœur !
(à suivre)

Histoire de Saint Jean-Baptiste de la Salle,

fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, par M. l'abbé J. Guibert, prêtre de Saint-Sulpice, Supérieur du Séminaire de l'Institut catholique de Paris. Un volume in-8. Prix : 6 fr., chez Poussielgue, à Paris.

M. l'abbé Guibert, supérieur du Séminaire de l'Institut catholique, est l'un des savants les plus doctes et l'un des écrivains les plus distingués de la Société de Saint-Sulpice. Et c'est lui, sulpicien, qui érige au fondateur de l'enseignement chrétien populaire, à côté des discours, des cantiques et des cérémonies, le durable et majestueux monument d'une vie précieuse et définitive.

Décidément, la compagnie de Saint Sulpice a bien rendu hommage " au plus glorieux de ses élèves. "

Monument définitif, avons-nous écrit de l'œuvre exécutée par M. l'abbé Guibert Et tel est bien son caractère, en effet. Si l'époque

où elle paraît lui donner un cachet d'actualité, ce n'est pas un livre de circonstance, enlevé en quelques semaines et fabriqué de seconde main, afin de coïncider avec l'événement le plus propre à lui assurer le succès. Pour être publié à son heure, il n'en a pas moins été préparé dès longtemps, avec l'attention la plus laborieuse et la plus intelligente. Il est le fruit d'études patientes et de recherches aussi étendues que perspicaces.

Le nouvel historien de Jean-Baptiste de la Salle n'a pas voulu borner son travail à compiler les ouvrages de ses devanciers. Il a pris ce soin nécessaire ; mais il a complété son enquête en relisant les manuscrits, en fouillant les archives et en prenant la substance et l'esprit de tous les documents qui pouvaient lui fournir un trait caractéristique, un menu détail, une simple indication. En un mot, le savant sulpicien n'a rien négligé des précautions que la critique exige à présent de quiconque entreprend de ressusciter un fragment de l'histoire.

M. l'abbé Guibert a donc fait besogne d'érudit ; mais il a fait en même temps œuvre d'écrivain. Tous ces éléments, qu'il avait réunis avec peine, il a su les présenter avec harmonie. De ces matériaux, disposés avec ordre et résumés clairement, dans un style où la sobriété ne va point à la sécheresse et où la simplicité n'exclut pas l'élégance, il a fait jaillir un portrait achevé de son héros. La physionomie de l'initiateur des écoles chrétiennes apparaît à nos regards, avec le fini de ses détails et l'ampleur de son ensemble. L'héroïque tableau des vertus privées du saint fondateur et la fécondité de sa vie publique, les labeurs de sa carrière et l'immense extension de son œuvre, — on pénètre avec une minutieuse exactitude et, tout à la fois, on embrasse en un vaste coup d'œil ces éléments variés qui constituent la gloire et la personnalité de saint Jean-Baptiste de la Salle.

Un jour viendra, nous en avons confiance, où cet éminent bienfaiteur du peuple, où cet illustre Français verra sa statue sur une place publique, au milieu de Paris. Mais, en attendant, M. l'abbé Guibert a taillé, de ce grand homme et de ce grand saint, un monument qui, pour sa puissance et sa solidité, ne craint pas la comparaison du marbre et du bronze, et qui les égalera par sa durée. — FRANÇOIS VEUILLOT, dans l'*Univers*

La lecture des Evangiles ET LE SAINT-PERE.

On entend dire quelquefois que la lecture des Evangiles, si elle n'est pas défendue aux fidèles, leur est peu recommandée. Le Saint-Père vient de publier un bref qui montre combien l'Eglise désire que ses enfants lisent la parole de Dieu. Le Pape accorde des indulgences à ceux qui font une lecture d'un quart d'heure dans le livre sacré. Ce bref est en réponse à une supplique ainsi formulée par le cardinal Gotti :

“ Très Saint-Père.

“ L'abbé Garnier, du diocèse de Paris, poussé par le zèle de promouvoir, parmi les fidèles, la lecture pieuse et dévote du saint évangile, dans des éditions accompagnées de notes et approuvées par un évêque. ainsi que l'Eglise catholique le demande, supplie Votre Sainteté de vouloir accorder à tous ceux qui auront fait pieusement, pendant un quart d'heure au moins, la lecture de l'Evangile, les indulgences qui sont concédées à ceux qui récitent les actes chrétiens.”

Voici le texte du bref de Sa Sainteté :

“ S. S. Léon XIII, dans l'audience du 13 décembre 1898, au cardinal soussigné, préfet de la Congrégation des Indulgences et des Reliques, accorde à tous les fidèles qui auront fait, dans l'Evangile, une lecture pieuse d'au moins un quart d'heure, une indulgence de 300 jours à gagner une fois par jour, pourvu que l'édition de l'Evangile ait été approuvée par l'autorité légitime.

“ De plus, le Souverain Pontife accorde par mois une indulgence plénière à tous ceux qui auront fait cette lecture tous les jours du mois ; elle pourra être gagnée le jour du mois où, s'étant confessés et ayant communie, ils feront les prières habituelles aux intentions du Saint-Siège. Ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

“ Donné à Rome, le 13 décembre 1898.

Cardinal GOTTI, préfet.

Vu et certifié :

Cardinal RICHARD,

Archevêque de Paris.

PAYS RICHES.

(*De la Croix de Paris.*)

Parmi les mauvaises plaisanteries répandues dans le public, il y en a une dont on devinera sans peine les auteurs : " Les pays catholiques, dit-on, sont en pleine décadence, tandis que les autres..... "

Eh bien ! nous avons pu faire la comparaison, et nous l'avons faite avec quelque soin, depuis le désert de l'Arabie jusqu'aux plaines de la Belgique, en passant par les Balkans et les montagnes du Tyrol.

Partout où la foi catholique pénètre profondément dans le cœur de la population, partout où la loi de Dieu est observée fidèlement par les travailleurs, règne sans conteste une prospérité de bon aloi, qui tranche sur les misères matérielles et morales des races non chrétiennes ou peu chrétiennes.

Et quand, dans ces immenses espaces, vous avez le bonheur de tomber au milieu d'une nation ayant conservé tous ses principes chrétiens et ses pratiques religieuses, cela se voit aussitôt ; les physionomies s'adoucissent et s'épanouissent, la candeur et la grâce régissent sur le visage des enfants, la simplicité et la bonté sur le visage des grandes personnes.

— D'accord, dira-t-on, pour l'Orient ; mais venez donc en Occident ?

— S'il y a des pays où la foi catholique soit restée très pure, et en même temps libre dans ses allures, c'est bien le Tyrol et la Belgique : l'un pays de montagnes, l'autre pays de plaines. Nous défions de trouver dans l'univers entier pays mieux tenus, où l'homme tire mieux parti des dons de la nature. Ces pays, naturellement pauvres, sont devenus sous leurs administrations catholiques les plus riches du monde ; il n'y en a point de mieux travaillés, point où les habitants ne possèdent mieux cet air de simplicité et de bonté qui dénote la véritable civilisation.

Passons, si vous le voulez, dans les centres où la population comprend ici des catholiques, là des protestants.

En Allemagne, les régions les plus prospères sont incontestablement

blement celles des catholiques ; par exemple, les Provinces Rhénanes et la Silésie.

En Suisse, malgré la forte réclame protestante, c'est encore dans les cantons catholiques qu'un observateur attentif et sagace, comme M. Gabriel Ardant rencontre le plus de moralité et de prospérité de bon aloi ; dans ces cantons la population augmente, les crimes sont bien plus rares que dans les autres, l'urbanité est parfaite.

En Hollande, les provinces catholiques, malgré la tyrannie que les huguenots ont si longtemps fait peser sur elles, ne le cèdent en rien aux autres.

— Mais regardez donc la France, l'Italie, l'Espagne, l'Autriche?

— Est-ce que la France et l'Italie ont un gouvernement chrétien ? Elles ont le contraire ; elles subissent une tyrannie sectaire, ennemie de leur foi, et en même temps fatale à leur prospérité.

Quant à l'Espagne et au Portugal, est-ce que leur décadence ne date pas des ministres sectaires : les Pombal et les Aranda ?

Si l'Autriche et la Hongrie se désagrègent, à qui la faute ? N'est-ce pas à l'invasion libérale et juive ? Le peuple y résiste avec toute l'énergie de sa foi, et il ne demande pas mieux que de rester partout sain et bon comme dans le Tyrol.

Ces constatations claires, évidentes, démontrent qu'à des populations catholiques, il faut des chefs non moins chrétiens et non pas des mécréants, et cela saute aux yeux. Partout où l'esprit foncièrement chrétien peut se donner un libre essor, il fait le bonheur des peuples et la prospérité des nations.

MAMAN EST ABSENTE.

VISITEUR.— Dis-moi, Roméo, où est ton frère ?

— Il est aux courses de Boston.

— Et ta sœur ?

Elle joue au "lawn tennis"

— Ta maman, alors ?

— Maman est partie en bicyclette.

— Je pourrai au moins voir ton papa ?

— Pardon, monsieur, papa est en haut, et il lui est impossible de descendre, car il soigne le bébé qui est malade depuis quelques jours.

LE PAIN DE S. ANTOINE.

En réponse à un article de la Vérité de Québec, nous recevons d'un de nos abonnés l'article suivant.

Plus d'une fois déjà des écrivains assez remarquables ont publié des articles assez étranges au sujet de cette œuvre de charité qu'on appelle *l'œuvre du pain des pauvres*.

" On trouve, " dit on, " très discutable le principe de cette dévotion qui prend les allures d'un marché avec Dieu " et on ajoute. " La délicatesse du sens chrétien n'est point en défaut lorsqu'elle s'offense d'une dévotion ou l'on ne paye qu'après la grâce obtenue. " (1)

Ceci est bien fait pour combattre la dévotion à S. Antoine de Padoue et on ne saurait publier plus belles diatribes contre la religion.

Le lecteur, après avoir parcouru ces lignes se demande : 1^o Si l'œuvre du pain des pauvres, n'est pas une innovation arbitraire, déplorable, condamnable et déjà trop répandue, 2^o si la dévotion à S. Antoine n'est pas une impiété, une hérésie contre laquelle l'Eglise va bientôt lancer l'anathème.

Il est facile de comprendre que sans autres renseignements sa foi désabusée devient *très-discutable*.

Mais voici un document en présence duquel toute tentative de discussion doit disparaître. Un bref de Léon XIII, relatif au pain de S. Antoine, a été adressé le 1^{er} mai 1898 au supérieur général des Mineurs Conventuels.

En voici la traduction, publiée par la Vérité de Québec, le 30 juil et, 1898.

Léon XIII, Pape

pour perpétuelle mémoire.

Ce fut pour Notre âme une très grande consolation et une chose tout à fait en rapport avec Nos désirs quand, naguère Notre cher fils Laurent Caratelli, Ministre général des Mineurs Conven-

(1) Ces paroles de l'abbé Hemmer dans la Vérité de Paris ont reproduites par la Vérité de Québec, 10 oct. 1900.

tuels, Nous pria d'accroître et détendre partout le culte de S. Antoine de Padoue.

Et, en vérité, les catholiques ont toute raison de vénérer par des honneurs singuliers et d'affectueux respects S. Antoine, ce Saint qui, par mission particulière de Dieu, a l'habitude d'accorder au peuple chrétien des grâces et faveurs continuelles en sorte que l'Eglise a même exhorté les fidèles à recourir à lui quand on a besoin de miracles.

Par ces temps calamiteux, Saint Antoine de Padoue s'associe dans un pacte de charité avec Saint Vincent de Paul, et tous les deux s'occupent de venir en aide aux misères et de secourir le même peuple. L'un donne le pain, l'autre le porte. Et dans beaucoup d'églises, il y a un tronc avec la douce image de S. Antoine de Padoue tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus. Cette image invite et même elle force doucement les fidèles à lui demander des grâces, et en compensation des grâces obtenues, ils déposent dans le tronc l'obole, pour le pain de S. Antoine, destiné aux pauvres. Puis les conférences de saint Vincent de Paul, qui, de par leur institution, distribuent aux familles pauvres les secours nécessaires à la vie, reçoivent de S. Antoine un puissant appui et des secours abondants pour l'accomplissement de leur mission.

En présence de ces faits, nous accueillons avec une ferveur particulière la supplique qui nous a été soumise et, toujours empressé à accroître la dévotion des fidèles et à procurer aux âmes les trésors célestes de l'Eglise, Nous accordons aux fidèles des deux sexes qui, après s'être repentis et confessés et après avoir communié sans interruptions pendant treize mardis ou treize dimanches consécutifs, auront, par de pieuses méditations ou des prières faites à la gloire de Dieu, honoré ce Saint, une indulgence plénière applicable aussi aux défunts, indulgence que l'on pourra gagner l'un ou l'autre des mardis ou des dimanches où l'on aura rempli toutes ces conditions.

Donné à Rome, près Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 1^{er} mai 1898, la vingt-unième de Notre Pontificat.

LÉON XIII, Pape.

Devotus.

Un cas de conscience.

— Mon frère, avez-vous les vingt-huit francs et cinquante centimes que j'ai mis hier dans une tasse sur la commode ?

— Non, ma sœur.

— Vous ne les avez pas?...!...

— Mais non, vous dis-je !

— Dans ce cas, notre femme à journée les a volés !

— Ma sœur !

— Monsieur le curé !

— Pas de jugement téméraire !

-- Mais enfin.....

Melle Emilie était la sœur du curé de Houilleville, une petite paroisse de huit cents et quelques âmes, au milieu d'une contrée industrielle, en plein pays noir.

M. le Curé était pauvre et sa sœur de quelques années plus âgée que lui, sachant qu'il ne pouvait payer une servante, lui servait de gouvernante. La paix ne régnait pas toujours dans le petit ménage, car, si Melle Emilie s'évertuait continuellement à équilibrer le modeste budget du presbytère, M. le Curé, aussi charitable que S. Vincent de Paul, et peut-être plus imprudent que lui, semblait se faire un malin plaisir de brouiller ses comptes.

Avec les mille francs payé chaque année par le gouvernement en restitution partielle — très partiellement — des biens injustement enlevés à l'Eglise, et les cent ou deux cents francs de casuel, on eût peut-être pu joindre les bouts. Mais M. le Curé connaissait tous les pauvres du village et les pauvres connaissaient M. le Curé et son ermitage béni, où l'on ne repoussait jamais ceux qui avaient besoin de consolation ou de secours.

Ceci dit, je reprends mon récit.

-- Une tempête sous un crâne ! pensa le bon prêtre en regardant sa sœur dont les yeux lançaient des éclairs ; il s'agit de tenir tête à l'orage.

Comme un homme qui a la conscience bien tranquille, il demanda du ton le plus simple :

— Etes-vous bien certaine, ma sœur, que cette somme se trouvait à l'endroit que vous indiquez ?

— Absolument certaine. Je l'ai mise là hier soir avant de monter me coucher. Ce matin, Sara est venue laver les planchers et l'argent a disparu.

— Donc?...

— Donc... Mais il me semble M. le Curé, que vous prenez la chose bien à la légère ! Il m'a fallu faire des miracles d'économie pour amasser cet argent et...

— Que comptiez vous faire de ce petit trésor ?

— Payer le boucher, le boulanger et l'épicier qui attendent déjà assez longtemps.

— Vous les payerez plus tard.

— Et la voleuse ?

— Il n'y a pas de voleuse.

— Mais enfin, mon frère, allez-vous bientôt cesser de me tourmenter ? Nulle autre que Sara n'étant venue ici, c'est donc vous qui avez l'argent ?

— Non, ma chère, je ne... l'ai pas.

— L'avez-vous eu au moins ?

— Ah ! ma bonne sœur, cette fois-ci vous y êtes. et j'admire votre perspicacité. Oui, je l'ai eu, mais je ne l'ai plus.

— Puis-je savoir au moins ce que vous en avez fait ?

— Oui, chère bonne sœur, et je suis persuadé que vous allez m'approuver. Vous savez que le typhus exerce en ce moment ses ravages parmi notre population ouvrière. Les médecins prescrivent aux convalescents du bon bouillon et des viandes rôties, et ils me disent qu'un bon verre de vin est un excellent préservatif pour les vieillards et les garde-malades..... Je vois vos yeux se mouiller de larmes, vous me pardonnez, et votre ange gardien enregistre ce bon mouvement.

Profondément émue, la brave fille sentait sa mauvaise humeur se dissiper. Mais l'inquiétude lui restait.

— Comment ferons-nous, demanda-t-elle, pour payer nos dettes ?

— Le bon Dieu s'en chargera, ma chère sœur, répondit le charitable prêtre ; il a promis de secourir ceux qui mettent, leur

confiance en lui. Tenez, regardez, il a déjà commencé à remplir sa promesse !

En disant cela, il prit sa sœur par la main, et la conduisant devant la fenêtre ouverte, il lui montra, d'un côté, un vaste jardin légumier où pas un pouce de terrain n'était perdu, et de l'autre, un grand verger dont les arbres ployaient sous le poids des fruits presque mûrs.

— Voilà, dit-il tout joyeux, voilà de quoi payer largement nos fournisseurs et faire même un petit cadeau à Sara qui pleurerait toutes les larmes de ses yeux si elle savait que vous l'avez soupçonnée.

La paix était faite ; seulement, Melle Emilie, ne se fiant pas trop à celui qu'elle appelait son frère prodigue vendit les pommes dès le lendemain.

— Comme cela, dit-elle, M. le Curé ne les mettra pas dans ses poches, comme il l'a fait de mes pauvres vingt-huit francs et cinquante centimes.

JEAN DES ERABLES

QUEL TEMPS FERA-T-IL ?

Le temps se comporte 11 fois sur 12 comme le *cinquième* jour de la lune, si le *sixième* est le même que le *cinquième* ; et 9 fois sur 10 comme le *quatrième* jour de la lune, si le *sixième* est le même que le *quatrième*.

On n'a donc qu'à observer le temps qu'il fait les 4e, 5e et 6e jour de chaque lune.

Cette règle a été formulée par le maréchal Bugeaud, le légendaire soldat-laboureur. Il en avait puisé les éléments, paraît-il, dans ces volumineux registres trouvés dans un couvent de moines espagnols, sur lesquels ces patients et modestes pionniers de la science consignaient, depuis plus de trois cents ans, des observations météorologiques, et le maréchal avait eu mille fois l'occasion d'en vérifier l'exactitude pendant ses campagnes.

UN BAVARD

M. Socrate Pacifique mérite sous tous les rapports son nom et son prénom. C'est l'homme le plus doux du monde et il a une femme qui ne rappelle que trop la fameuse Xantipe... Mais, pourquoi dépeindre leur caractère ? Laissons-leur plutôt le soin de se dessiner eux-mêmes.

Les deux époux viennent de prendre leur souper, pendant lequel M. Pacifique n'a pas eu le temps de dire deux mots. Sa loquace moitié a parlé du bonheur qui perdra bientôt sa clientèle, de l'épicier qui sert mal ses pratiques, de la servante qui a laissé brûler le rôti, des voisins qui sont d'une indiscretion scandaleuse, de la bonne maman qui parle trop, du beau-frère qui parle trop peu, de l'horizon politique gros de menaces, du monde qui marche tout de travers, de la pluie qui bat les vitres, de la cheminée qui fume et de mille autres choses. Plus forte que Jules Verne, elle a fait le tour du monde en quarante minutes.

Monsieur ouvre son journal et le dialogue — nous pourrions dire le monologue — suivant charme les loisirs de l'heureux couple :

Pacifique, lisant à haute voix :

— Encore la grève en Pensylvanie. Il paraît...

Madame. — A propos de "grève" je me rappelle quelque chose de bien charmant ; j'étais très-jeune encore et dans tout l'éclat de ma beauté. Nous étions, mes parents et moi, en villégiature sur les bords de l'Atlantique, pas loin des grèves de... (Elle commence un récit émouvant, met en scène plusieurs personnages qu'elle abandonne bientôt pour en introduire d'autres, entame une nouvelle narration qu'elle n'achève pas. Tout cela lui prend au moins dix bonnes minutes).

Pacifique. — Nouvelles des récoltes. On nous écrit de ...

Madame. — C'est curieux ! on dit toujours que l'agriculture manque de bras et les gens de la campagne passent leur temps à envoyer des rapports aux journalistes qui pourraient bien faire cette besogne eux-mêmes ! Mon grand-père, qui avait

une ferme magnifique... (Ici vient l'histoire de l'ancêtre; un quart d'heure de silence forcé pour le mari).

Pacifique. — L'Alliance franco-russe. Lors du voyage de..

Madame. — Cette alliance me fait penser à celle que vous m'avez offerte autrefois et que l'on m'a volée. J'ai toujours dit que vous aviez eu tort d'engager une servante; qui... (Histoire de la servante; vingt minutes d'arrêt pour monsieur.)

Pacifique. — Exposition agricole à...

Madame. — Ne me parlez pas de ces choses-là; vous n'avez pas eu le courage de me conduire à Chicago... (Sortie virulente contre les maris qui trouvent toujours de l'argent pour acheter des pipes, du tabac et tout ce qui leur plaît, mais qui reculent devant la dépense d'une centaine de dollars quand il s'agit de leur malheureuse femme. Ajoutons dix minutes au compte.)

Pacifique. — Tragédie sanglante. Nous lisons dans un journal des Etats-Unis...

Madame. — Encore un monstre de mari, qui, après avoir torturé sa pauvre femme pendant des mois et des années, se décide enfin à lui donner le coup de grâce... Laissez-là vos gestes de dénégation! Quand une pauvre fille consent à prendre un mari, elle peut s'attendre à tout. Vous ne pouvez pas avoir oublié la triste fin de... (Nouveau récit passablement long.)

Pacifique. — Les mines d'or du Klondyke. Un grand nombre de nos concitoyens...

Madame. — Je m'y attendais! Vous allez sans doute me dire que vous partirez bientôt à la conquête d'un trésor! Sachez Monsieur, que je ne vous croirais pas. Les grandes et nobles entreprises vous ont toujours effrayé. Vous avez préféré gaspiller une partie de ma dot en encourageant des flibustiers... (Elle fait l'histoire de la Société Lafarce, Compère et Compagnon qui a soutiré à M. Pacifique l'énorme somme de dix cents, prix d'une boîte de cure-dents à ressort. Au bout de douze minutes bien comptées, madame ferme son moulin à paroles.)

Pacifique. — Correspondance particulière....

Madame. — Vous n'avez pas le droit de lire ces choses-là : le mot " particulière " indique suffisamment qu'il s'agit d'un secret entre le correspondant et le directeur du journal.... Mais ils sont bien rares, aujourd'hui, ceux qui savent respecter un secret.

Pacifique. — Je crois ma chère amie....

Madame. — Taisez-vous ! Voilà près de deux heures que vous faites tout au monde pour me donner la migraine....

Pacifique. — ?

Madame. — Vous êtes un vilain bavard ! Avec vous on n'a jamais le temps de dire un mot !

JEAN LEFRANC.

Les ABEILLES.

Depuis quelques années la culture des abeilles a fait de grand progrès au Canada. Il est reconnu par de nombreuses expériences que, malgré nos longs hivers, cette culture rapporte de beaux bénéfices. Des apiculteurs sérieux affirment qu'une seule ruche bien conduite produit de 15 à 25 dollars par année. Quel est le cultivateur qui ne pourrait avoir 20 à 30 ruches sur sa terre et se faire ainsi un produit de plusieurs centaines de dollars presque sans travail ?

Nous donnons ci-dessous quelques extraits d'un livre élémentaire et pratique sur la manière de conduire un rucher, par un prêtre français :

LA FORTUNE DU PAYSAN,

PAR L'ÉLEVAGE DES ABEILLES,

PAR L'ABBÉ DAVID.

Prix franco : 30 centims

CHEZ L'AUTEUR

MISSIONNAIRE A SAINT-CELESTIN, BOURGES (CHER, FRANCE.)

AVANT-PROPOS
DE LA
SECONDE ÉDITION.

AUX AGRICULTEURS.

L'accueil bienveillant que le public a fait à cet essai sur la culture des abeilles nous encourage dans les efforts que nous avons tentés pour le relèvement de cette branche de l'agriculture.

"Le miel est aux abeilles", nous écrivait-on récemment, et c'est vrai. On comprend enfin qu'il y a là, pour l'agriculture en souffrance, une précieuse ressource et un heureux dédommagement à toutes ses pertes. Pour notre part, nous aiderons de tout notre pouvoir ceux qui voudront marcher de l'avant dans cette voie et nous disons à tous ceux que nous rencontrons sur le chemin : Aux abeilles ! Paysans, pour vous c'est la fortune.

Beaucoup d'entre les gens de la campagne possèdent dans un petit coin de leur jardin quelques colonies en paniers d'osier ou de paille ; elles sont là cachées derrière une haie, ensevelies dans l'herbe ou à la merci des ennemis qui les recherchent ; sans défenseurs, pas même leur propriétaire qui souvent ne pense à elles que lorsqu'il espère y trouver un profit.

Mais pourquoi négligez-vous votre rucher ? Pourquoi le laissez-vous abandonné à lui-même ? Ne voyez-vous pas que ces herbes gênent la circulation des abeilles en même temps qu'elles entretiennent à l'intérieur du panier une humidité nuisible à la santé de la colonie ? Vous n'avez pas soin de vos abeilles et vous voudriez leur réclamer un profit ! Il en est de cet insecte laborieux comme des animaux domestiques de vos étables, qui vous produisent, suivant les soins plus ou moins intelligents et persévérants que vous leur donnez.

.

Le laboureur qui a un enfant intelligent devrait l'envoyer pendant quelques jours, quelques semaines au plus, prendre des leçons près d'un apiculteur sérieux, et, la même année, il serait amplement dédommagé du petit sacrifice qu'il aurait fait.

Combien de milliers de livres de miel se perdent dans les fleurs des prairies artificielles qui couvrent vos champs ! C'est par dix, quinze et vingt hectares que se compte le sainfoin (la reine des fleurs mellifères,) la luzerne, le trèfle, etc.

Le laboureur récolte les tiges comme fourrage et la graine comme semence. Mais pourquoi ne pas chercher à recueillir le miel que la fleur renferme ? Pourquoi le laisser perdre quand on peut se l'approprier ? D'ailleurs la graine produite par la plante sera elle-même plus abondante.

Car c'est un fait acquis que la fleur fréquentée par les mouches produit beaucoup plus de graines que celle qui a été privée de leur

visite. Cette étude a été faite par des savants de mérite, et elle a été des plus concluantes. Qu'il nous suffise de citer ici Darwin qui en a fait l'expérience sur le pied-d'alouette des blés : il a trouvé un poids de 170 grammes de graines produit par un certain nombre de fleurs, emprisonnées sous un filet, pour que les abeilles ne puissent les fréquenter ; tandis que le même nombre de fleurs que les abeilles pu ent visiter en toute liberté en donnèrent 350 grammes, c'est-à-dire le double.

(AUTRE EXPÉRIENCE.) — Vingt têtes de tréfle blanc poussant en liberté et fréquentées par les abeilles donnèrent 2 290 graines, tandis que sur vingt autres têtes placées dans les mêmes conditions, mais privées par un filet de la visite des mouches, six seulement produisirent de la graine, quatorze demeurèrent stériles.

M. Jobard, directeur du BIEN PUBLIC, à Dijon, dans un intéressant opuscule sur l'utilité des abeilles (1), rapporte plusieurs faits confirmant ces données de la science. Il parle, d'après M. Donnot, apiculteur de la Marne, d'une commune de la Normandie où plusieurs années de suite les abeilles ayant manqué, les pommes, et par conséquent le cidre, firent défaut, mais que des ruches y ayant été rétablies, les pommiers donnèrent de nouveau leurs fruits.

Perte de miel, perte de graines, perte de fruits, voilà la conséquence de cette négligence avec laquelle vous traitez vos abeilles. Vous vous privez ainsi de ressources précieuses, car si les abeilles de vos voisins, en butinant sur vos fleurs, vous procurent encore l'abondance de la graine et du fruit, vos voisins auront pour eux le miel que vous auriez au moins pu demander à partager : et c'est un avantage qui n'est pas à dédaigner.

Quelques résultats obtenus par la culture des abeilles, SUIVANT LES MÉTHODES MODERNES, seront de nature à vous encourager dans cette voie, car si les paroles peuvent émouvoir, c'est l'exemple et le succès d'autrui qui entraînent.

On a prétendu que nous nous laissions aller à l'exagération quand dans notre première édition nous parlions d'un rendement de 40 à 80 livres de miel par ruche. Et cependant, dans notre contrée du moins, ce chiffre n'est que l'expression d'une vérité. M. L. F..., de Villabon, qui a deux ruches seulement, ne leur donne presque aucun soin. Au printemps, il leur distribue en trois ou quatre fois à chacune de trois à quatre kilos de sirop à titre de nourriture stimulante ; il remplit ses ruches de cadres au moment de la grande miellée ; il récolte fin juin et fin septembre et il a fait sans plus de soucis, en 1889, 60 kilos (2) de miel dans ses deux ruches, et jamais sa récolte n'a été inférieure à 40 kilos.

(1) *Utilité des abeilles*, par Eug. JOBARD (chez l'auteur, place Darcy, 9, Dijon).

(2) Un kilo vaut environ 2 livres et 3 onces.

L'année que nous traversons (1890) est désastreuse. M. J. M..., encore de Villabon, un novice, a installé une première ruche au printemps : la colonie a bâti douze grands cadres et une dizaine des petits du grenier et il vient de faire en première récolte 15 kilos de miel pendant que les fixistes ont leurs paniers vides et se résignent à acheter du miel aux mobilistes s'ils veulent en manger.

M. le Vicomte de S... (Loir et Cher) commence au printemps avec 15 Berrichonnes : fin juin, il en récolte 10 et y trouve 325 kilos de miel.

Dans une belle propriété, aux environs de Bourges, où l'on cultive 16 ruches à cadres mobiles, on a fait, EN PREMIÈRE RÉCOLTES, en 1888, 525 kilogrammes de miel surfin. Ajoutez à ce chiffre celui de la seconde récolte qui donne parfois plus de deux tiers de la première, et vous aurez un chiffre convenable de 800 kilos à l'année, ou 50 kilos par ruche.

Et ces résultats sont bien loin d'atteindre ceux de nos maîtres d'Amérique qui accusent une moyenne de 150 à 200 livres par ruche

Laboureurs, ouvriers de la campagne, apprenez donc à cultiver l'abeille, et bientôt le poids des mauvaises années vous sera moins pénible à supporter. Donnez-lui vos soins, elle travaillera pour vous ; elle ira récolter le miel que vos fleurs distillent, et vous aurez la satisfaction de ne pas voir se perdre une partie de votre bien, faute de savoir. C'est pour vous instruire, c'est pour vous aider à traverser plus à l'aise les années désastreuses qui se succèdent que nous avons essayé de rédiger ces quelques conseils sur la culture des abeilles.

EFFET DE BROUILLARD.

Le peintre Balissoir, après avoir longtemps cherché sa voie, s'était décidé pour le paysage. Il avait essayé tous les genres, peint des tableaux d'histoire, des tableaux de genre, des scènes d'intérieur ; il avait représenté des Vénus, des cruches cassées, des Diane, des danseuses, des Judith, toujours sans succès.

Peignons la nature, s'était-il dit, il n'y a que cela de vrai, et il était devenu paysagiste.

Il cherchait en vain à faire recevoir ses œuvres au Salon.

Sans se décourager, il présentait tous les ans un nouveau paysage qui était impitoyablement refusé. Il caressait sa grande barbe— il portait une grande barbe,— déclarait que les membres du jury étaient des crétins, et continuait à brosser des couchers de soleil, des levers de lune, des matins, des crépuscules.

Un chevalet et un pliant sous le bras, sa boîte à couleurs derrière le dos, il errait dans la campagne, en quête de sujets, cherchant l'inspiration.

Cela variait suivant les saisons.

En automne, il peignait des clairières aux arbres jaunis, des bois dont les sentiers étaient jonchés de feuilles, des soleils pâles.

En hiver, il faisait des villages ensevelis sous la neige, éclairés par un soleil blafard; des paysages désolés avec des arbres chargés de givre, des tourbillons de blancs flocons. Sa neige ressemblait à du fromage blanc.

Au printemps, il peignait des litas, des prairies émaillées de fleurs dans lesquelles des petites filles effeuillaient des marguerites.

En été, il retraçait des scènes de moisson; il peignait des voitures de foin, des moissonneuses, des moissonneurs, et, çà et là, des meules de paille aux reflets dorés. Ses meules ressemblaient à des mottes de beurre.

Il ne pouvait parvenir à fléchir le jury. Il commençait à prendre de l'âge et le succès ne venait pas; en attendant, il faisait maigre chère.

Ce jour-là, dans son atelier situé au sixième étage, il travaillait mélancoliquement au tableau qu'il préparait pour le Salon. Il représentait "un coin de la Marne".

Il travaillait fiévreusement. La Marne coulait, paisible, entre deux haies de saules; un pêcheur à la ligne embellissait le paysage; au loin, un moulin à vent déployant ses larges ailes donnait l'illusion du mouvement. Le ciel, couvert de nuages, semblait présager un orage.

Balissoir s'arrêtait de temps en temps, se reculait, posait une main au-dessus de ses yeux en guise d'abat-jour, et contemplait son ouvrage. Il paraissait satisfait.

— Je crois que je vais leur en boucher un coin, cette fois, murmura-t-il; ils ne sont pas contents, c'est qu'ils y mettront du parti pris, c'est qu'ils sont jaloux.

— Oh! la jalousie, voilà ce qui perd les artistes!

La veille du Salon, le "coin de la Marne" était terminé. Après avoir donné le dernier coup de pinceau, Balissoir envoya chercher le commissionnaire du coin, un brave Auvergnat, qui s'empressa de répondre à son appel.

— Vous allez me porter ceci au Salon, dit l'artiste.

— Oui, mochieu, dit l'Auvergnat.

Il déposa ses crochets et prit le tableau à pleines mains.

— Faites attention! cria Balissoir, ce n'est pas bec.

— Cha ne craint rien, mes habits chont chales.

— Il s'agit bien de vos habits!

L'Auvergnat avait placé le tableau le haut en bas.

— Oh! que ch'est choli, dit il.

Le peintre remit le tableau à l'endroit.

— Ch'est moins beau comme cha, dit l'Auvergnat; ch'est presque aussi choli que l'enseigne de mon cougin, le marchand de vins.

— Quelle brute! se dit le peintre.

L'Auvergnat chargea le tableau sur ses crochets et plaça le tout sur son dos ; le peintre ouvrit la porte en lui recommandant de prendre les plus grandes précautions.

Deux heures après, l'Auvergnat revint avec le tableau. Balissoir pâlit.

—Vous n'avez pas laissé mon tableau? demanda-t-il.

—Perchonne n'a voulu le garder.

—Comment cela?

—Quand je chuis entré, j'ai trouvé de beaux méchieurs décorés qui m'ont arrêté; ils ont regardé l'encheigne; il y en a un qui a dit :

—“Quel est le galapia qui a fait cha?”

—“Ch'est mochieu Balissoir, rue Campagne-Première, ai-je répondu.

—“Rempotez vite cha!” qu'il m'a dit.

Il m'a montré la porte, et me voilà.

—Quels mufles! s'écria Balissoir.

L'Auvergnat avait pris le tableau.

—Qu'est que cha repégente? dit-il.

Sans doute pour mieux voir, il passa sa manche sur la peinture fraîche.

Balissoir poussa un cri.

—Qu'avez vous fait? s'écria-t-il.

Le paysage ne représentait plus qu'un brouillard confus.

Balissoir s'empara d'une paire de pincettes.

—Misérable! dit-il, retire-toi ou je ne réponds plus de moi!

—Et ma courche? dit l'Auvergnat?

Balissoir lui jeta cent sous et le poussa dehors.

Quand il fut seul, il plaça son œuvre sur un chevalet et il l'examina.

Le désastre était complet.

L'Auvergnat, avec sa manche, avait étendu la couleur sur toute la surface du tableau, dont on ne distinguait plus le sujet que confusément, comme si une brume épaisse était venue obscurcir le paysage.

Balissoir se frappa le front.

—Quelle idée! s'écria-t-il.

Il regarda de nouveau le tableau.

—Mais oui, c'est un effet de brouillard épatant! Je n'en ai jamais vu d'aussi réussi; je vais le retourner au salon en changeant de titre.

Le lendemain, il renvoya son œuvre au Salon en la baptisant: “Effet de brouillard”.

Non seulement les membres du jury ne reconnurent pas la toile qu'ils avaient refusée la veille, mais ils s'extasièrent devant le paysage de Balissoir.

—C'est merveilleux! s'écria le président du jury.

C'est renversant, répétèrent en chœur les jurés.

—Jamais on n'a vu un effet de brouillard pareil ; c'est la réalité même.

— Par quel procédé inconnu l'auteur a-t-il pu arriver à un pareil résultat ?

—C'est un chef-d'œuvre !

—Messieurs, ajouta le président, c'est un maître qui se révèle. Le tableau reçu à l'unanimité.

Quand Balissoir apprit la nouvelle, il battit un entrechat.

Enfoncé le jury ! s'écria-t-il.

Il fit le tour des cabarets de Montmartre pour apprendre la bonne nouvelle aux camarades.

—J'expose cette année, disait-il modestement.

—Pas possible ! disaient les uns.

Tu es reçu ? demandaient les autres, incrédules.

—Comment si je suis reçu ! protestait Balissoir.

—Tous mes compliments, mon cher.

Et les bons petits camarades enrageaient.

Balissoir connut les joies du succès.

Ce fut bien autre chose quand le Salon fut ouvert ; sa toile fit fureur. Chacun s'extasiait devant ce brouillard d'un réalisme saisissant ; les maîtres détaillaient l'œuvre, cherchant à l'expliquer, unanimes pour l'admirer. Balissoir, inconnu la veille, était célèbre.

La critique n'eut que des éloges et le peintre obtint une médaille de deuxième classe.

Il oublia d'inviter l'Auvergnat.

L'ingrat !

Dès lors, Balissoir fut condamné à peindre des effets de brouillard ; il eut beau faire, il ne put en réussir un deuxième. La critique lui rappelait toujours le premier.

— Où sont les brouillards d'antan ? s'écriaient les critiques ; refaites-nous-les.

Désespéré, Balissoir refit son tableau des bords de la Marne et passa sa manche dessus ; hélas ! l'Auvergnat n'était plus là, il n'en résulta qu'une immense tache.

Il y a des chefs-d'œuvre que l'on ne recommence pas.

Balissoir est mort fou.

X.

†
IHS

Le 5 Déc. la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XII.

(suite.)

— Il y avait dans une grande prairie, un soir, des centaines de moutons qui, les uns après les autres, sautaient une barrière pour entrer dans leur parc. Blanche était leur petite bergère, et elle devait les compter bien soigneusement à mesure qu'ils sautaient, afin de vérifier si tous étaient bien rentrés. L'enfant ne résista pas à cet exercice : au trente-troisième mouton, elle penchait sur l'épaule de Got sa blonde petite tête ; la tante continua quelques instants de compter à sa place ; puis, quand une respiration bien régulière lui eut appris que Blanche était partie pour le pays des songes, celui où l'on ne souffre pas, bien doucement, elle la reposa dans son petit lit tout enguirlandé de rubans blancs et roses ; puis, plus doucement encore, elle lui effleura le front de ses lèvres, et rentra dans sa chambre, mais elle ne se coucha pas.

Se sentant incapable de dormir, elle se jeta sur un fauteuil, et là, toute seule, au milieu de la nuit, se mit à évoquer, avec un plaisir amer, tous les souvenirs de son cœur qui pouvaient la faire souffrir. A certaines heures, il semble que les grandes eaux de la tristesse envahissent l'âme, que tout est noir et sans espérance autour de vous ; Marguerite Valmont était à l'une de ces heures-là ; elle s'était montrée forte toute la journée, mais la réaction semblait venir, et sur son âme de bonne et sainte fille, le découragement semblait étendre une ombre douloureuse.

Puis, un remords la prit, ce n'était pas d'une bonne chrétienne ce qu'elle faisait là, et sachant d'ailleurs, par expérience, l'amertume de ces heures de lassitude où l'on est dégoûté de tout, où l'on éprouve une fierté malsaine à détruire, dans son esprit, même les espérances d'un bonheur futur, elle se leva, alluma sa lampe et chercha un livre... mais il n'y en avait pas un dans cette chambre d'ami, pas même une IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, celui qu'elle aurait surtout voulu à cette heure de crise.

Pourtant, elle aperçut sur un guéridon quelques partitions de musique qu'on avait mises là par hasard. La première qu'elle prit était une mélodie allemande qu'elle-même avait donnée autrefois à sa sœur, et dont le titre se déroulait mélancoliquement au milieu des myosotis : WER WILL THRANEN ERNTEN, MUSS LIEBE SAEN : CELUI QUI VEUT MOISSONNER DES PLEURS, DOIT SEMER L'AMOUR !..

Elle la rejeta avec impatience, puis elle la reprit. Et comme elle regardait rêveusement l'enluminure du titre, elle pensa qu'elle était bien vraie, cette parole, pour tous ceux qui savaient réellement aimer, depuis le Christ jusqu'à la mère, jusqu'à la mère adoptive comme elle.

La vie n'avait été réellement pour elle qu'un désert où son cœur avait toujours appelé, et où rien n'avait répondu ; elle se donnait, voilà tout, et quand on avait plus besoin d'elle, on la laissait là. Blanche s'endormait comme Clément était parti au collège ; ses larmes, à elle, sa solitude, qui s'en occupait ici-bas ? Oui, bienheureuses celles que Dieu appelait à la vie religieuse, et qui, par-dessus l'indifférence, l'ingratitude des créatures, espèrent en Celui qui a dit : " BEATI QUI PATIUNTUR : Bienheureux ceux qui souffrent..... "

Puis, s'apercevant qu'elle devenait injuste, elle se jeta à genoux au pied de son lit, et lorsque les premiers rayons du soleil éclairèrent ses fenêtres, Marguerite s'était ressaisie, était redevenue Got, la bonne Got, encore prête à aimer, à s'attacher et à souffrir...

CHAPITRE XIII

Il est 8 h. $\frac{1}{2}$ du soir, et, comme en octobre les journées sont courtes, il fait complètement nuit.

Deux grands diables, déhanchés, marquant mal, là tunique ouverte, le képi en arrière, parcourent à tâtons l'étude du collège, se cognant aux tables, s'accrochant aux bancs, renversant des livres à leur passage. Ils sont évidemment en fraude, car, de temps en temps, l'un d'eux va écouter à une des portes donnant sur l'escalier de service.....

" Je te dis que c'est là..... là où il y a un N gravé dans le bois.

— Un N!..... il s'appelle Clément Valmont, tu vois bien que tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate..... inclusivement !

— Je te dis qu'on l'a changé deux fois de place, cette semaine ; on l'avait d'abord mis à côté de Merluchet ; et puis, je ne sais pas pourquoi, on l'a retiré..... Tiens..... as-tu une allumette sur toi ?..... ”

L'autre se fouilla..... “ Curieux!..... j'ai tout grillé avec mes cigarettes.....

— Alors il faut aller à l'office ou au dortoir chercher un bout de bougietu penses, je ne pourrai trouver le cahier, si je ne vois pas clair.....

— C'est ça ! pour me faire arquepincer par le Kabyle!..... Je te retiens, toi, vas-y au dortoir!..... d'ailleurs, c'est inutile.... il est au septième banc, tu m'as dit?..... eh bien!..... on n'a qu'à compter..... ”

Et, toujours à tâtons, dans l'obscurité, il recommença à passer dans les bancs..... Le septième..... voilà ! maintenant..... la troisième place? une..... deux..... trois..... C'est là ! ”

L'autre se baissa sur le banc et fouilla dans la case : “ Bon sang, ce que c'est plein, son bazar!..... tiens..... Qu'est-ce que c'est que ça?.....

— On dirait un collier.

— Un collier..... t'es bête!..... ça c'est un chapelet !

— Parfait!..... faut l'emporter aussi ; avec ce bibelot-là, nous corserons encore la scène.

— Maintenant, voilà une boîte de croquettes de chocolat.... des photographies... des boules de gomme... pas possible ?..... il a des confiseurs dans sa famille, cet oiseau-là!..... les cahiers sont au fond..... Tu sais ce que Merluchet a dit..... c'est un cahier bleu.....

— Alors, c'est celui-là!..... ”

Et à la lueur froide et tremblante de la lune à demi voilée par la ramure des arbres, les deux collégiens se passaient le contenu de la case, les petites douceurs, les mille petits riens envoyés par Got. Les photographies eurent beaucoup de succès : le grand Tru-

mard proposait déjà, tout de suite, de dessiner une pipe sur celle de Mme Valmont ; mais, franchement, il n'y faisait pas assez clair. D'ailleurs, l'important était d'avoir le fameux cahier, le journal du RATICHON ! Certainement, il devait y avoir des choses drôles. Merluchet l'avait affirmé aujourd'hui encore à la gymnastique : il n'avait fait semblant de rien et avait lu tout ce que le MOUCHERON DE L'OISE avait écrit ; c'était crevant, de quoi amuser toute la division des grands pendant la semaine..... " Tu es sûr au moins que c'est ça?.....

— Absolument sûr!..... Je ne vois pas bien, mais on distingue tout de même des bouts de lignes " CE MATIN C'ÉTAIT LA FÊTE DE L'ABBÉ HANS ; AVEC GOT, ET PAR LA PENSÉE, JE SUIS ALLÉ DANS LE JARDIN ET J'AI CUEILLI LES FLEURS QU'IL AIME ET QUE JE CONNAIS SI BIEN..... " tu vois, c'est ça, en plein ; pas d'erreur!..... mets tout le tremblement sous ta tunique et filons au dortoir par l'escalier de service..... pas tant de fracas, bon sang, tu viens de faire tomber un dictionnaire..... tu y es?..... allons-y..... "

Et tous les deux, sans bruit, ayant quitté leurs souliers, montèrent deux étages, poussèrent une porte, puis une autre, en évitant soigneusement de les faire grincer, et entrèrent dans le dortoir. Le gaz en veilleuse y tremblait dans une buée chaude, épaisse, déjà nauséabonde ; mais il n'y firent guère attention, préoccupés qu'ils étaient d'une autre lumière qui brûlait encore là-bas, dans la chambre du surveillant..... " Le Kabyle qu'est pas encore couché!..." Le Kabyle, c'était le surveillant, un brave homme qui avait fait son service en Afrique, où il avait été décoré pour faits de guerre : affublé de ce surnom ridicule par les gamins qu'il surveillait, il était très redouté dans le collège. Pourtant, ce soir-là, son oreille de vieux troupiier n'entendit rien, et nos deux apôtres purent même faire une station devant le lit de Merluchet, pour lui annoncer le succès du coup de main : " Mon cher, nous avons déniché le PALIMPSESTE, et avec lui un tas de douceurs, du chocolat à la crème, nous nous en sommes fourrés jusqu'aux yeux.....

— Et moi? entonna Merluchet tout endormi, en faisant un bruit énorme..... vous ne m'apportez rien?..... "

Mais il n'eut pas le loisir d'entendre la réponse ; on s'éveillait autour d'eux ; par-ci, par-là, des grognements significatifs, des bâillements indignés retentissaient sous les couvertures ; des ressorts de sommiers brusquement écrasés par des potaches furieux, grinçaient des protestations à éveiller tous les surveillants possibles. Ce fut d'ailleurs ce qui arriva ; l'ombre du Kabyle se dessina sur les carreaux de son alcôve d'une façon inquiétante ; Trumard et son acolyte n'eurent que le temps de sauter dans leur lit tout habillés..... Quelques instants après, les pantoufles du surveillant frôlaient le plancher devant les lits. Le Kabyle regarda tout le monde ; les coujables dormaient à poings fermés, Merluchet s'offrit même le luxe de rêver tout haut, histoire d'ennuyer l'Afrique ; et quand le surveillant l'eut fait taire, Trumard commença de son côté. Seuls ne dormaient pas ceux qui ne connaissaient rien de l'affaire et que la conversation bruyante de Merluchet et de Trumard avait réveillés.

Comme il y avait eu un désordre évident, le Kabyle, qui détestait les buissons creux, se pencha vers un des lits les plus mouvementés, et, de sa voix de basse-taille, murmura autant que cela était dans ses cordes : " Médéric..... demain aux arrêts..... une heure !..... "

Comme réveil à 11 heures du soir, ce n'était pas d'une gaieté achevée, aussi la petite masse tout ensommeillée à laquelle le surveillant venait d'octroyer cet encouragement au bien, se mit immédiatement à crier comme un putois..... " Une heure..... et pourquoi ça ?..... ah ! c'est trop fort..... je vais chez le fournisseur..... tout de suite !..... " Et, assis sur son lit, envoyant son bonnet de coton juste dans ses souliers, il se mit à pleurer sur le ton le plus retentissant qu'il put découvrir.

Décidément, la nuit s'annonçait mal : se dissimulant dans une encoignure, le Kabyle tordait ses moustaches en roulant bien inutilement, le pauvre, des yeux furieux :

" Médéric !..... si vous continuez une minute seulement..... je vous colle..... six heures !..... "

Oui ! mais Médéric, pour une fois, était innocent ; et comme il n'en avait pas l'habitude, il se disposait à en profiter ; l'annonce

des " six heures " fut un nouveau coup de fouet qui le fit hurler d'une douleur sauvage, à réveiller, avec le dortoir confié au Kabyle, les deux autres dortoirs d'à côté et les maisons d'en face

" De quoi !..... de quoi !..... alors on ne peut plus dormir ! " entonna Merluchet, très protégé par une cloison contre la lumière traîtresse du gaz..... Aussitôt le surveillant se précipite dans la direction d'où est partie la voix ; mais il n'a pas fait dix pas qu'il est dans l'obscurité la plus parfaite... Le frère de Trumard, un petit gamin de quinze ans, vient d'éteindre le gaz, là, tout près derrière lui. Des rires étouffés retentissent alors partout. Le Kabyle sentant que la situation s'aggrave, bondit à son alcôve vitrée pour chercher des allumettes et, pendant les deux minutes de son absence relative, son dortoir semble renfermer le contenu de plusieurs arches de Noé, tellement, dans la nuit noire, on entend des cris frénétiques, de véritables cris d'animaux énragés... " Cocorico !!... Pi..... ouït !!..... Miaou !!..... Ohé !!..... le Kabyle ! descends de ton cheval !!..... Du mouron pour les petits oiseaux !..... tapis, toiles cirées !..... " Il en sort de toutes les alcôves, de tous les lits, avec accompagnement de " godillots ", de peignes, de brosses, sur la faïence des INEXPRESSIBLES ; de vieux trognons de pain, des billes, des bouts de savon, tout le matériel de guerre, toujours préparé là, à portée de la main, dans les tiroirs de nuit, pour être mobilisé en une minute, vole par-dessus les lits, dans les carreaux, dans ceux du Kabyle surtout.... c'est un fracas à faire arrêter sur les trottoirs les sergents de ville de la rue... Puis, tout à coup, comme de bons musiciens qui jouent en dévisageant leur chef d'orchestre, la musique infernale s'arrête. Le Kabyle a trouvé ses allumettes !.....

Maintenant, gare la note à payer !! Le vieux soldat, furieux, se promène, mordant sa moustache, étouffant les gros jurons du régiment qui lui montent là aux lèvres... Qu'est-ce qu'il leur a donc fait, à tous ces sacripants-là, pour qu'ils crient ainsi comme des sauvages, à le faire renvoyer demain matin par le proviseur, si jamais il les a entendus?... Il le payera cher, Médéric lui, la cause de tout cela. . . . en attendant, s'il pouvait seulement en assommer un pour se soulager un peu !..... Et il marcha, fai-

sant fumer les planches, pensant au plaisir qu'il aurait à donner une belle paire de claques qui lui détendraient les nerfs. Mais qu'il touche seulement à un cheveu d'un interne et, tout de suite, la scène de Médéric va recommencer plus forte, plus terrible que tout à l'heure.....

Faut-il qu'ils soient hypocrites, tout de même..... Pas un seul ne dort, c'est certain, et pourtant il n'y a pas un mouvement sous les couvertures. pas une paupière n'est levée on dirait là qu'ils sont tous morts de sommeil..... quel métier de misère !!! Non, franchement, il aimait mieux recevoir les coups de fusil des Arabes que les trognons de pain de ces marmots-là... Si ce n'était pas sa vieille mère à laquelle il envoie 30 francs tous les mois, à Compiègne, comme il prendrait sa petite valise, là, tout de suite, et les laisserait hurler à leur aise dans le dortoir, tous ces fils de croquants et de pékins de malheur. Mais voilà... quoi faire.....? Ah' il est bien rivé à son collier; demain, à 5 heures, il faudra qu'il soit sur ses pattes, et surveiller toute cette marmaille, qui le regardera avec des rires mal étouffés, un pli moqueur aux lèvres, les yeux pleins du souvenir du "chahut" formidable de la nuit.

On allait raconter cela aux autres sections, dans les classes, aux parloirs, dans la ville. Il n'y avait pas jusqu'à un journal manuscrit la VIRGULE, fait par les RHÉTOR, et qui circulait secrètement entre les élèves, qui ne décrivait en première page le colossal chahut du Kabyle!

A grandes enjambées il marchait dans le dortoir, et, comme il arrivait près de sa chambre, du bout opposé partit une voix éraillée : " Dégoûtant !..... on peut pas fermer l'œil !..... "

Cette fois il avait vu l'alcôve où l'on avait crié; d'un bond il fut en face d'elle; il l'ouvrit..... c'était celle de Merluchet. Mais, sans s'émouvoir, Merluchet prit la chose de très haut..... Oui, on ne pouvait pas dormir et si le surveillant en voulait à Médéric, qu'il s'arrange vec lui, dans le jour on dans sa chambre !..... Quant à lui, Merluchet, il POTASSAIT toute la journée SON BACHOT, il avait besoin de ses nuits, qu'il tomberait sûrement malade s'il y avait comme ça des scènes qui l'empêchaient de se reposer, qu'il se dirait lui-même au proviseur; que, d'ailleurs, si monsieur le sur-

veillant tenait absolument à se promener la nuit, dans le dortoir, il pouvait mettre des chaussons, au lieu de mettre des bottes, qui cubaient certainement un décalitre chacune.

“ Taisez-vous ! éclata le Kabyle.

— Jusqu'à demain ! ” répondit respectueusement Merluchet.

Du coup, c'était trop fort. qu'elle boutique de malheur ! Sûrement qu'il était plus heureux quand il gardait les vaches à Thourrotte, à côté de Compiègne ! Au moins, là-bas dans les champs, personne ne l'ennuyait, tandis qu'ici, constamment il était pris entre l'enclume et le marteau, entre les élèves qui se plaignaient et un proviseur qui ne voulait pas voir diminuer le nombre de ses enfants en mécontentant les familles..... “ Sans compter que ça empoisonne ici, ” pensa-t-il presque tout haut !..... il voulut alors entr'ouvrir une porte, mais comme toute la rangée du dortoir correspondant à cette porte se mettait aussitôt à tousser avec une discipline infernale, il la referma d'un geste exaspéré.

Un instant après, tout doucement, pour ne le laisser deviner à personne, il rentra dans son alcôve vitrée, lorsqu'un hareng-saur, parti d'un lit inconnu, lui arriva sur l'oreille.

Le matin, Merluchet n'eut pas complètement raison, ce qui lui était d'ailleurs égal, car il avait une nouvelle mirifique à annoncer à la division.

“ Pas étonnant, cria-t-il, en descendant les marches de la cour, vous n'avez pas trouvé mon hareng ?..... C'est le Kabyle qui l'a mangé !.....

— Le Kabyle..... pas possible !.....

— Puisque je vous dis que ce matin j'étais en face de lui, dans le cabinet du patron, eh bien ! il empoisonnait le hareng à quinze pas.

Et comme on s'était cotisé pour l'acheter, toute la division cria : “ Conspuez le Kabyle !..... Conspuez !!..... ”

(à suivre.)